

# *Libretto*



WILLIAM TREVOR

LES ENFANTS  
DE DYNMOUTH

roman

Traduit de l'anglais (Irlande) par  
MARIE-ODILE FORTIER-MASEK

*libretto*

Titre original :  
*The Children of Dymmouth*

First published by The Bodley Head, 1976.  
Published in Penguin Books, 1979.

© William Trevor, 1976.

© Libella, Paris, 2014, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-374-1

Issu d'une famille protestante, William Trevor Cox de son vrai nom est né en 1928 dans une petite ville aux alentours de Cork en Irlande. Après des études au collège St. Columbia, puis au Trinity College de Dublin où il fut diplômé d'histoire, William Trevor s'essaya à la sculpture en parallèle à son métier d'enseignant. En 1952, il se marie à Jane Ryan et va s'établir en Angleterre, d'abord à Londres où il fut rédacteur dans une agence publicitaire puis, quelques années plus tard, dans le Devon. Son premier grand succès littéraire viendra à l'âge de trente-six ans avec *The Old Boys*, livre qui le convainc qu'il peut vivre uniquement de sa plume, et lui fait gagner le premier prix d'une longue et fructueuse carrière. Trois fois finaliste pour le Booker Prize, il fut anobli par la reine Élisabeth II en 2002. William Trevor est décédé le 20 novembre 2016 dans le Somerset au Royaume-Uni.



*Pour Patrick et Dominic*





Nichée au creux de la côte du Dorset, Dynmouth avait pour cœur ce qui était jadis sa seule source de prospérité, un port de pêche. Réputée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle pour ses dentelles et ses turbots, Dynmouth était devenue une plaisante ville d'eaux. Sa petite taille avait contribué à en faire un endroit protégé, une station balnéaire aux distractions limitées, avec son front de mer en arc de cercle, sa modeste jetée à laquelle des réverbères peints en vert conféraient une certaine classe. Au pied des falaises gris-brun, une ceinture de galets cédait la place au sable sur lequel des générations d'enfants de Dynmouth avaient couru, joué, bâti des châteaux forts avec mâts de drapeaux.

La ville s'était développée dans les terres le long de la vallée de la Dyn, une expansion qui n'avait rien d'exceptionnel. Sur le flanc des collines où paissaient autrefois les moutons s'étaient installées une fabrique de papier de verre et, en face, sur l'autre rive du fleuve, une tuilerie. À l'extrémité est de la promenade, près du parking et des toilettes publiques, se trouvait une conserverie de poissons. Bientôt, un site connu sous le nom de «Long Dog's Field» accueillerait une manufacture d'abat-jour en plastique et le bruit courait que des responsables des machines à coudre Singer avaient récemment prospecté les lieux en vue de s'y implanter. Dynmouth possédait trois banques,

*Lloyd's*, *Barclay's* et la *National Westminster*, des courts de tennis municipaux près de la Maison des jeunes, une chapelle baptiste, une autre méthodiste, une paroisse anglicane, St Simon et St Jude, et une église catholique, Reine des Cieux. Elle comptait aussi neuf hôtels, dix-neuf pensions de famille, onze bars et une friterie, *Phyl's Phries*, à côté de la blanchisserie de Dynmouth sur Junction Road. Sans oublier le *Bongo* d'East Street, le *West Drive Hall* et l'*Essoldo*, un vieux cinéma dont la façade rose était décrépie et la salle aussi vaste que sinistre. Chaque été, la municipalité louait pour Ring's Amusements, la fête foraine, le parc Sir Walter Raleigh, entouré d'une grille assortie aux réverbères de la promenade. Un terrain de golf conçu en 1936 s'étendait des falaises vers l'intérieur des terres.

Chaque dimanche après-midi, été comme hiver, la fanfare de l'Armée du Salut de Badstoneleigh et celle de Dynmouth défilaient dans les rues. Environ deux fois par semaine, les Dynmouth Hards, une bande de motards en cuir noir à franges, écumaient la ville, avec leurs copines, tout aussi frangées de noir, recroquevillées sur le siège arrière. En 1969, des ouvriers de la fabrique de papier de verre avaient fait grève. En 1970, mécontent de son contrat de travail, le second de cuisine de l'hôtel *Queen Victoria* avait tenté de mettre le feu à l'établissement en trempant rideaux et draps dans du pétrole, un incident que le *Daily Telegraph* avait rapporté dans la rubrique locale. L'homme, d'origine sicilienne, avait été déclaré fou par le docteur Greenslade.

On retrouvait à Dynmouth certaines caractéristiques urbaines familières. Solitaires au milieu de spacieux jardins, les maisons des nantis avaient la préséance sur les villas mitoyennes qui se dressaient, telles des sœurs jumelles, le long des avenues et des petites places bordées d'arbres. Suivaient des habitations qui sentaient l'économie, le fardeau du loyer ou de l'emprunt. Plus loin, en retrait du front de mer

et du centre-ville, commençaient les logements sociaux et les barres d'immeubles jaunes. Dans les rues près du fleuve, des maisons serrées les unes contre les autres abritaient ceux et celles qui attendaient de se voir reloger. Venaient enfin les cottages de Boughs Lane, aux dires des gens une véritable honte car, trop proches du fleuve, ils étaient régulièrement inondés. Tout en haut des collines, à côté du golf, trônait Sea House, la plus belle résidence de Dynmouth, célèbre pour ses azalées.

La moitié des 4 139 habitants étaient des enfants. Dynmouth comptait trois écoles maternelles : Ring-o-Roses, celle de Lavinia Featherston et la garderie du Women's Royal Voluntary Service, une association caritative féminine. La ville accueillait également une école primaire, un lycée, Dynmouth Comprehensive, et le couvent des sœurs de Notre-Dame-de-Lorette. Il y avait enfin Down Manor, un orphelinat en brique rouge qui avait tout l'air d'une caserne, et les jardins d'enfants de Dynmouth aux portes de la ville. John et Ted dirigeaient la Maison des jeunes.

Comme tous les enfants du monde, les enfants de Dynmouth menaient une double vie et voyageaient sans quitter la pièce plus souvent que leurs aînés. Ils voyaient un monde tout autre : le soleil leur paraissait différent, les arbres, l'herbe et le sable aussi. Les chiens eux-mêmes les menaçaient à un niveau différent, les yeux dans les yeux. Les chats arquaient leur dos de tigre. Du haut de leur perchoir, les oiseaux en cage de *Moult's Hardware and Pet Supplies* roulaient le grain de leurs prunelles, donnant l'impression de pépier des messages. Deux par deux, les religieuses du couvent prenaient l'air sur la promenade. Les yeux baissés, elles hochaient leur tête de noir encapuchonnée, contemplant le corps crucifié qui ballottait au bout de leur chapelet noir. Ring's Amusements était le paradis de Dynmouth.

Une fois sortis de l'enfance, certains se retrouvèrent

employés de bureau, d'autres furent embauchés par les supermarchés, les garages, les hôtels, la fabrique de dentelle *Dynmouth Lace Ltd*, les ateliers de l'imprimerie du journal local *Badstoneleigh and Dynmouth News*, ou encore la blanchisserie. Depuis l'époque où la reine Victoria avait visité la ville, les salons de thé avaient fleuri, on en comptait à présent une douzaine, ils offraient un salaire de misère à des filles lestes comme des perdrix. Des garçons devinrent pêcheurs, mais la vie était plus facile et plus stimulante à la conserverie, à la fabrique de papier de verre ou à la tuilerie. Le moment venu, certains s'établirent hors de la ville, mais leur cœur restait à Dynmouth. D'autres enfin, qui détestaient cette ville, rêvaient depuis l'enfance d'aller vivre ailleurs et dans la peau d'un autre.

Lavinia Featherston, qui avait grandi à Dynmouth, se souvenait du jour où les réverbères de fer forgé lui avaient paru moins gigantesques, les falaises gris-brun comme rabotées et le salon de thé *Spinning Wheel*, plutôt miteux. Bâtisse à la façade tapissée de lierre et entourée de pelouses galeuses, le presbytère où elle habitait désormais lui paraissait, enfant, aussi mystérieux que menaçant. À mi-hauteur sur la colline appelée «Once Hill», la maison était en partie cachée par un mur de pierres et une rangée de cyprès. Rien n'avait changé et pourtant tout était différent. En contemplant ses bambins de la maternelle de la paroisse, Lavinia était parfois triste à l'idée qu'ils s'émerveilleraient de moins en moins à mesure qu'ils grandiraient et que trop vite, hélas, les oiseaux de *Moult's Hardware and Pet Supplies* cesseraient de leur pépier des messages. Elle dirigeait sa maternelle parce qu'elle appréciait la compagnie d'enfants, même s'il lui arrivait de trouver cela fatigant.

Elle sentit cette lassitude un mercredi après-midi du début d'avril, le jour de la Saint-Pancrace de Taormine, comme avait souligné son mari au petit déjeuner. Le vent soufflait

en rafales, il faisait froid. La pluie ruisselait sur les vitres du presbytère. Le feu du salon refusait de prendre.

– Je suis très en colère, déclara Lavinia à ses filles jumelles âgées de quatre ans.

Elle les tança du regard depuis la cheminée, toute halestante à force de souffler sur les bords calcinés d'une feuille de journal. Elle leur rappela qu'elles avaient passé leur journée à faire des bêtises, elles s'étaient peinturluré les mains en classe, avaient mis le magasin *Lipton's* sens dessus dessous alors qu'elle leur avait demandé de rester sagement au rayon des croquettes pour chiens, et voici qu'elles lançaient de la confiture sur la fenêtre de la cuisine!

– C'est pas moi, se défendit Susannah.

– Elle est tombée toute seule – Deborah hocha plusieurs fois la tête pour accréditer son explication. Toute seule, encore et encore.

Lavinia Featherston, une jolie blonde de trente-cinq ans, pria ses filles de ne pas dire n'importe quoi : la confiture, ça ne tombait pas du ciel ! La confiture, ça n'avait rien à voir avec la pluie. La confiture, il avait fallu la prendre dans son pot et la jeter. Il y avait dans le monde des gens qui mouraient de faim, ce n'était pas bien de jeter de la confiture dans une cuisine juste parce que vous vous ennuyiez.

– Mais la confiture est tombée de son pot, maman, reprit Deborah. Dieu seul sait comment elle a fini sur le carreau de la fenêtre.

– Oui, Dieu seul le sait, maman.

Lavinia continua à les regarder avec sévérité. Blondes comme leur mère, elles avaient le nez moucheté de taches de rousseur. Un garçon leur aurait-il ressemblé ? Elle s'était souvent posé la question et avait d'autant plus de raisons de se la poser ces temps-ci.

Car c'était bien là, à ce moment, le problème de Lavinia. Elle se remettait d'une fausse couche et avait les nerfs à vif.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'à une quinzaine de jours plus tôt quand, après la perte de son enfant, le docteur Greenslade lui avait rappelé l'avoir prévenue des risques que comportait une grossesse. À présent, l'avertissement s'était mué en interdiction : en aucun cas elle ne devait envisager une autre grossesse.

Lavinia n'aurait jamais cru qu'une telle nouvelle l'affecterait autant. Quentin et elle rêvaient d'avoir un fils. Le docteur Greenslade s'était montré inflexible. Cette déception, encore récente, était dure à surmonter.

– Vous savez ce qui arrive aux petits enfants qui disent des mensonges, rappela-t-elle à ses filles. Il est grand temps que vous rentriez dans le droit chemin.

On sonna à la porte de service. Une petite branche commençait péniblement à prendre feu. Lavinia se releva. Elle n'avait aucune idée de qui cela pouvait être, car le presbytère était ouvert à tous. Il était ouvert à Mrs Slewy, la plus mauvaise mère de Dynmouth, une grosse dondon qui puait la misère et les cigarettes et qui vivait avec ses cinq enfants retardés dans un cottage de Boughs Lane déclaré insalubre, tout comme il était ouvert à la vieille Miss Trimm, une ancienne institutrice qui n'avait plus toute sa tête. Des années après être sortis de la maternelle, les enfants revenaient se préparer à la confirmation et des adultes appartenant à diverses associations s'y retrouvaient pour discuter. Mrs Keble, l'organiste, venait parler des hymnes, le père Madden de l'œcuménisme. Mrs Stead-Carter y faisait la mouche du coche et Miss Poraway s'arrêtait pour bavarder.

Aujourd'hui, il ne s'agissait d'aucun de ceux-là, mais d'un personnage connu à Dynmouth sous le nom d'Old Ape, le vieux singe, qui était passé un jour plus tôt chercher les restes hebdomadaires. Ces restes étaient en principe destinés à ses poules, mais tout le monde savait qu'il n'en avait pas et qu'il les mangeait lui-même. Quand il passait au presbytère,

on lui servait aussi une assiette de viande et de légumes, à condition qu'il vienne à six heures du soir, un jour fixe, en l'occurrence le jeudi.

– Je vais chercher les restes, dit Lavinia en lui ouvrant la porte de service. Repassez demain pour votre dîner.

Communiquer avec Old Ape était difficile. On prétendait qu'il pouvait parler, mais s'y refusait. On ignorait s'il était sourd.

Au salon, les jumelles s'amusaient avec les pièces d'un puzzle sur le tapis devant la cheminée où tremblotait un feu indolent. Assemblé, il représentait un âne, mais elles l'avaient vu si souvent qu'elles trouvaient inutile de se donner autant de mal une fois de plus. À l'aide des pièces, elles échafaudèrent un bûcher funéraire sur le couvercle de la boîte du puzzle.

– Les dragons arrivent, dit Susannah.

– Quels dragons, Susannah ?

– Ils viennent si on dit des mensonges. Ils sont si chauds qu'ils vous brûlent. Ils sont tout pleins de flammes !

Deborah avait la tête ailleurs. Elle s'imaginait dans le jardin en train de chercher partout le droit chemin, dans l'herbe, dans les plates-bandes et sur le gravier près du garage. Elle ferma les yeux et se vit penchée au bord d'un sentier cherchant à s'assurer qu'il s'agissait bien du droit chemin.

À la cuisine, leur mère se préparait une tasse de thé ; quant à leur père, le pasteur de St Simon et St Jude, il pédalait, bravant pluie et vent, dans les rues de Dynmouth, sur son Rudge 1937, hérité d'un paroissien. Ce grand diable aux cheveux prématurément gris, au visage ascétique jusqu'à ce qu'un sourire l'éclaire, ce qui était le cas dès qu'il saluait quelqu'un, ne passait pas inaperçu sur son vélo. Tout en visitant, comme chaque mercredi, ses paroissiens malades, il espérait que les jumelles, enfermées à cause du mauvais temps, ne rendaient pas leur mère enragée. Il songeait à son épouse lorsqu'il bavardait avec la vieille Miss Trimm qui perdait la tête ou

qu'il reconfortait la petite Sharon Lines pendant sa séance de dialyse. Ils avaient attendu presque neuf ans la naissance des jumelles : ils pouvaient remercier le Ciel, mais consoler une femme qui venait de perdre un enfant et ne pouvait espérer en avoir d'autres n'était pas aisé. Les moments de découragement de Lavinia étaient irrationnels, elle-même le reconnaissait, mais ils persistaient, faisant d'elle une femme bien différente de celle qu'elle avait été.

Il descendit Fore Street, où les vacanciers se promenaient sous la pluie, regrettant visiblement d'avoir profité des tarifs de basse saison précédant les fêtes de Pâques. Les uns s'abritaient à l'entrée des boutiques, se consolant avec des bonbons ou des noix, les autres étudiaient la liste des prochaines attractions affichée à l'extérieur de l'*Essoldo*, où l'on passait *La Bataille d'Angleterre*. Au parc Sir Walter Raleigh, Ring's Amusements préparait l'ouverture de la saison prévue pour le dimanche de Pâques, dans dix jours. On lubrifiait et on réparait les manèges, on embauchait du personnel, on réfléchissait aux mesures de sécurité imposées par la loi afin de mieux les contourner. On montait le Labyrinthe aux mille glaces, le Tunnel de l'amour ainsi que le Mur de la mort d'Alfonso et Annabella. Foulards décolorés noués autour de la gorge, bagues en cuivre, les préposés à ce travail étaient apparemment des gaillards qui en avaient vu d'autres. Comme leurs roulottes barriolées, leurs flippers et leurs assistantes à la peau basanée, ils semblaient appartenir à une autre époque, jusque dans leur façon de s'interpeller sous la pluie.

La promenade était presque déserte. La tête haute, le capitaine Abigail se dirigeait vers les marches menant à la plage, son costume de bain roulé dans une serviette éponge. Sous un parapluie rouge malmené par une bourrasque, la frêle silhouette de Miss Lavant, toujours soucieuse de sa mise, avançait lentement dans le sens opposé. Le vent s'agitait autour d'elle, traînassait sur le béton de la promenade, allait



et venait sur la jetée. Il secouait les poubelles accrochées aux belvédères, mitraillait de verre brisé les abribus, jouait avec les vieux paquets de cigarettes, les emballages de chocolat ou les sachets de chips vides, entraînait les sacs en papier dans des coins où il les abandonnait, trempés, inutilisables.

La mer était si loin qu'on la voyait à peine. Tels des petits rochers, les mouettes se découpaient à l'horizon comme si elles avaient pris racine dans le sable. Le ciel était gris, cendré de gris plus sombre.

– Salut, monsieur! cria une voix.

Quentin Featherston se retourna et aperçut Timothy Gedge sur le trottoir. Sans doute espérait-il lui dire un mot. Par précaution, il freina.

Timothy Gedge avait une quinzaine d'années, il était en plein dans cet âge dit ingrat, le visage carré, anguleux, les épaules maigres, les cheveux courts presque blancs, un regard vorace qui lui donnait l'air prédateur, les joues creuses. Il portait toujours les mêmes vêtements : un jean jaune pâle, un blouson jaune à fermeture éclair et, la plupart du temps, un tee-shirt jaune lui aussi. Il vivait avec sa mère et sa sœur, Rose-Ann, dans un lotissement social appelé « Cornerways ». Inscrit au lycée de Dynmouth, ce n'était pas un élève particulièrement brillant. Il adorait jouer des tours, une habitude qui le faisait parfois paraître excentrique. Il souriait souvent, d'un grand sourire jusqu'aux oreilles.

– Salut, Mr Feather.

– Salut Timothy.

– Belle journée, Mr Feather.

– Oh! Je ne sais pas si je dirais belle...

– Je voulais dire pour les canards, monsieur!

Il rit. Il était trempé. Ses cheveux filasse étaient plaqués sur son crâne.

– Tu voulais me parler, Timothy?

Quentin souhaitait que le garçon l'appelât par son vrai nom,

Featherston. Il le lui avait demandé, mais le garçon faisait la sourde oreille : c'était une de ses plaisanteries.

– Je me demandais, pour la kermesse, Mr Feather... Vous saviez que Ring's rouvrirait cet après-midi-là ?

– Ring's rouvre toujours le Samedi saint.

– C'est ce que je vous dis, Mr Feather. Vous ne pensez pas que Ring's va attirer les foules à notre détriment ?

– Oh non, je ne crois pas. Ça ne s'est jamais produit.

– Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, Mr Feather.

– Eh bien, nous verrons. Merci de me l'avoir signalé, Timothy.

– Je me posais la question au sujet du concours *Les Talents de demain*.

– Le concours aura lieu à deux heures et demie de l'après-midi. Cette année encore, Mr et Mrs Dass en seront les responsables.

Il y avait plus d'un mois, le jeune garçon s'était amené au presbytère à une heure assez tardive, après neuf heures du soir. Il voulait savoir si un concours de talents était prévu cette année lors de la kermesse pascale, car il envisageait de présenter un sketch comique. Quentin lui avait répondu que oui, Mr et Mrs Dass en seraient les organisateurs comme d'habitude. Les Dass lui avaient confié par la suite que Timothy Gedge était passé les voir et qu'il avait été le premier à s'inscrire sur la liste des concurrents.

Un garçon étrange que ce Timothy Gedge, éternel désœuvré. Sa mère, jolie femme aux cheveux blond cuivré, vendait des vêtements pour femmes chez *Cha-Cha Fashions*, sa sœur de six ou sept ans son aînée, jolie fille elle aussi, était pom-piste dans une station-service : *Smiling Service Filling Station*. Quentin les connaissait de vue. Parvenu à l'adolescence, le garçon devenait, hélas, de plus en plus difficile à supporter, excessivement gentil et souriant, toujours avide de contact.

Il était ce que Lavinia appelait un « gosse-à-clefs » : la clef autour du cou, il revenait après ses cours dans l'appartement vide où il passait ses journées seul pendant les vacances. La solitude semblait être devenue pour lui une seconde nature.

– C'est une femme bizarre, cette Mrs Dass, et lui est tout aussi bizarre qu'elle, avec sa pipe au bec.

– Oh, je ne trouve pas. Désolé, Timothy, mais il faut que j'y aille.

– Dites, ça aura encore lieu sous la grande tente, monsieur ?

– Je pense.

– Vous connaissez les Abigail, Mr Feather ? Le capitaine et Mrs Abigail ? Je fais des petits boulots pour eux, vous savez. Chaque mercredi soir. J'irai tout à l'heure. De drôles de gens, hein ?

Quentin hocha la tête. Oui, il connaissait les Abigail. Non, ils ne lui paraissaient pas bizarres. Il avait le pied droit sur la pédale, mais il ne pouvait repartir car un des genoux du garçon touchait les rayons de la roue avant.

– Le capitaine est parti se baigner. Moi, je trouve ça drôle. Dans l'océan. En avril, par-dessus le marché ! – il se tut, sourire aux lèvres. Tiens, Miss Lavant fait sa petite promenade !

– Oui, je sais...

– Elle essaye d'apercevoir le docteur Greenslade.

Le garçon rit et Quentin parvint à dégager sa roue du genou qui la coinçait. La prochaine fois, ils bavarderaient plus longuement, promit-il.

– Je vais m'arrêter chez Dass pour voir comment il s'en tire, déclara Timothy Gedge.

– Oh, à ta place, je ne m'inquiérais pas.

– Croyez-moi, je pense que si, monsieur.

Quentin s'éloigna sur son vélo et sentit qu'il aurait dû passer plus de temps avec le garçon, ne fût-ce que pour lui expliquer qu'il n'avait pas besoin d'aller ennuyer les Dass. À une époque, Timothy Gedge se pointait au presbytère chaque

samedi matin, parfois même dès huit heures quarante-cinq. Il avait songé, comme il l'avait confié à Quentin, à devenir pasteur. Toutefois, le jour où Quentin avait essayé de le persuader de suivre la classe de préparation à la confirmation, il lui avait répondu qu'il n'était pas intéressé et qu'il avait, en fait, renoncé à la vie cléricale. Désormais, il traînait dans l'église et au cimetière dès qu'il y avait un enterrement.

Timothy regarda la silhouette sombre du pasteur s'éloigner à vélo. Franchement, l'homme d'Église était plutôt stupide de laisser les autres profiter de lui. Pensez donc ! Vu tous les tours qu'on lui jouait, être pasteur devait sortir de l'ordinaire ! Timothy secoua la tête : oui, c'était pure folie, puis il oublia tout cela et balaya du regard la promenade. Pas de Miss Lavant à l'horizon, pas un chat sur le front de mer ni sur la jetée. Au loin, un petit point noir sur la plage, au pied des falaises : le capitaine Abigail courait vers la mer. Timothy rit, secoua de nouveau la tête : oui, pure folie que tout cela...

Il se promena sur le front de mer en prenant son temps, il n'avait aucune raison de se presser. Peu lui importait qu'il plût, il aimait bien être mouillé. Il dépassa le port et une rangée de bateaux, la coque en l'air sur les galets. Il flâna dans la cour de la conserverie, jusqu'au hangar où le poisson frais pêché était vendu au tout-venant. *Limande*, lisait-on sur une ardoise fixée sur la porte. *Limande-sole*, *maquereau*, *carrelet*. S'il y avait eu un acheteur, il aurait traîné afin d'assister à l'opération, mais il n'y avait personne. Il se rendit aux toilettes du parking, personne là non plus. Il tourna à l'angle d'East Street, en direction de chez les Dass.

– Salut, lança-t-il à un couple de retraités qui avançaient d'un pas chancelant en se cramponnant l'un à l'autre sur un trottoir glissant, mais ils ne répondirent pas.

Il s'arrêta à la hauteur de trois religieuses qui contemplaient la devanture d'un magasin d'outils de jardinage en attendant l'autobus. Il leur sourit et leur montra un sécateur

dont le rapport qualité-prix lui semblait valable. Elles allaient lui répondre quand l'autobus arriva.

– C'est le gentil garçon dont nous a parlé sœur Agnès, entendit-il l'une d'elles dire aux autres et, depuis l'autobus, toutes trois lui firent au revoir de la main.

Les Dass habitaient une maison jumelle appelée « Sweet-lea ». Désormais à la retraite, Mr Dass avait dirigé la succursale de la *Lloyd's Bank* à Dynmouth. C'était un homme grand et maigre aux lunettes cerclées de métal, dont les costumes de tweed auraient bien souvent eu besoin d'un coup de fer. Sa femme était une infirme dont la chair pâle rappelait une baudruche dégonflée. Elle s'était beaucoup impliquée dans les Flâneurs de Dynmouth, la société des auteurs dramatiques à présent défunte, et le jour où Quentin Featherston avait décidé d'organiser sa première kermesse pascalle en vue de collecter des fonds pour restaurer la tour de St Simon et St Jude, Mrs Stead-Carter avait émis l'idée d'un concours de talents et suggéré que Mrs Dass en soit le juge. Le concours était devenu un événement annuel et Mrs Dass continuait d'assumer la fonction de juge. Son mari y participait de bon cœur, il supervisait la mise en place et l'éclairage d'une estrade sous la tente où l'on se pressait à l'heure du thé. De taille modeste, la scène consistait en un assemblage de planches sur des blocs de béton. Un châssis en bois, bricolé par le sacristain, Mr Peniket, soutenait un paysage des Alpes suisses peint sur un panneau de contre-plaqué et le rideau de scène. Chaque année, on empruntait le rideau de scène de la Maison des jeunes et un décor aux multiples usages, œuvre de Mrs Dass, également douée pour le dessin. Très attaché à son épouse et plus conscient que quiconque de l'état dans lequel elle se trouvait, Mr Dass appréciait que ce concours de talents fit désormais partie de la kermesse de Pâques, cela la forçait à oublier ses maux.

– Je passais juste par ici, dit Timothy Gedge une fois dans le salon des Dass, et je me demandais où en étaient les choses, monsieur.

Allongée sur un transat dans l’encorbellement de la fenêtre, Mrs Dass lisait un ouvrage de Dennis Wheatley, *Une fille... pour le diable*. Debout près de la porte, son mari, en bras de chemise, regrettait d’avoir laissé entrer le garçon. Il dormait quand on avait sonné à la porte, mais il avait tardé à se réveiller. Le premier coup de sonnette l’avait tiré d’un rêve où il se revoyait jeune enfant, il en avait fallu de nombreux autres avant qu’il ne descende. Ce devait être important.

– Les choses? Quelles choses? demanda-t-il.

– Le concours *Les Talents de demain*, monsieur.

– Oh! Je vois...

– Y a que je viens de parler à Mr Feather et il m’a conseillé de m’arrêter chez vous.

Mrs Dass posa son livre. Elle regarda les moineaux dans le petit jardin à l’arrière de la maison, puis elle ferma les yeux. Elle avait esquissé un sourire quand son mari avait fait entrer Timothy dans la pièce, mais elle n’avait rien dit.

– Ça roule, répondit Mr Dass.

Il n’avait encore réfléchi ni à l’éclairage ni à l’estrade. L’estrade serait là où Mr Peniket et lui l’avaient laissée l’an dernier, dans la cave de l’église, à côté des réserves de charbon. L’éclairage, lui, se trouvait dans trois boîtes en carton, sous son lit.

– Nous avons reçu pas mal de candidatures, ajouta-t-il.

Chaque année, la grosse Mrs Muller, une Autrichienne, la tenancière du *Gardenia Café*, participait au concours. En costume national, elle chantait des airs de son pays accompagnée à l’accordéon par son mari, en costume national lui aussi. Un groupe, les Dynmouth Night-Lifers, grattait des guitares électriques et chantait. Le directeur de la fabrique de tuiles jouait de l’harmonica. Mr Swayles, marchand de

journaux, faisait des tours de prestidigitation. Miss Wilkinson, professeur d'anglais au lycée, avait joué Lady Macbeth et Miss Havisham, et cette année, elle serait la Dame de Shalott. La reine du carnaval de l'été dernier, une employée de la conserverie de poissons, ne s'était jamais jusque-là inscrite pour le concours *Les Talents de demain*. Dans sa robe blanche de reine du carnaval, bordée de dentelle de Dynmouth, et dûment parée de sa couronne, elle devait chanter *Tie a Yellow Ribbon' round the Old Oak Tree*.

– Mrs Dass va bien, n'est-ce pas, monsieur? s'enquit Timothy Gedge, un coup d'œil à l'autre bout de la pièce lui ayant donné l'impression que la femme était morte.

Mr Dass hocha la tête. Son épouse aimait rester allongée les yeux clos. Lui-même alla s'adosser à la cheminée où brûlait un petit feu de charbon. Il sortit sa pipe de la poche de son pantalon, prit du tabac dans une boîte en fer et la bourra. Il espérait que le garçon ne s'attarderait pas.

– Y a qu'il y a plus très longtemps avant la kermesse de Pâques, monsieur.

Au grand dam de Mr Dass, le garçon s'assit. Il défit la fermeture éclair de son blouson jaune, s'installa sur le canapé.

– Comme je disais à Mr Feather, Ring's Amusements s'apprête à rouvrir. Ils prévoient ça pour le dimanche de Pâques.

– Oui, je sais.

– Le jour de la kermesse, Mr Dass.

– Oui.

– Y a que je disais à Mr Feather qu'ils vont nous faire concurrence.

Mr Dass secoua la tête. Les gens passaient d'une attraction à l'autre, expliqua-t-il. Le retour de Ring's Amusements, le dimanche de Pâques, attirerait du monde des environs de Dynmouth, la kermesse de Pâques y gagnerait même.

– J'ose dire que je suis pas de votre avis, monsieur.

Mr Dass ne répondit rien.

– Il fait un sale temps, monsieur.

Mr Dass acquiesça et lui demanda s’il pouvait l’aider en quoi que ce soit.

– Qu’est-ce qu’il veut ? demanda soudain Mrs Dass en ouvrant les yeux.

– Bonjour, Mrs Dass, dit Timothy.

Bizarre qu’ils ne vous offrent pas une tasse de thé. Bizarre, cet homme qui se tenait là, debout, en bras de chemise. Il sourit à Mrs Dass.

– On parlait du concours *Les Talents de demain*, répondit le garçon.

Elle lui sourit en retour. Il se mit à parler d’une machine à coudre.

– Une machine à coudre ?

– Oui, pour confectionner le rideau de scène, Mrs Dass. Y a que le rideau de la Maison des jeunes a brûlé en décembre. Il en faut un neuf, c’est ce que j’essaye de dire.

– Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? demanda-t-elle à son mari.

– Il semblerait que le rideau de scène de la Maison des jeunes ne soit pas disponible pour la kermesse, ma chère, j’ignore pourquoi il est venu nous en parler à nous.

Mr Dass alluma sa pipe. Il avait laissé entrer le garçon sous prétexte qu’il avait un message urgent pour eux, mais jusqu’à présent, il ne leur en avait transmis aucun.

– Je crains que mon épouse ne soit pas en état de faire un rideau.

– Dans ce cas, il va falloir en acheter un, Mr Dass. On ne peut pas avoir une scène sans rideau !

– Oh ! Je suis sûr qu’on se tirera d’affaire d’une façon ou d’une autre !

– Il m’en faut absolument un pour mon sketch, monsieur.

– Pas question que Mrs Dass fasse un rideau.

Il y avait une pointe de rudesse dans la voix de Mr Dass.



En tant que directeur de l'agence de la *Lloyd's Bank* de Dymouth, il avait souvent été contraint de prendre ce ton résolu quand il devait refuser une demande insistante de facilités de crédit.

– À vrai dire, ajouta-t-il, en éloignant la pipe de sa bouche et en tassant le tabac avec le pouce, nous sommes extrêmement occupés cet après-midi.

– Je suis inquiet pour ce rideau, monsieur.

– C'est vraiment l'affaire de Mr Featherston, tu sais.

– Mr Featherston a dit que vous fourniriez le nouveau rideau, monsieur.

– Mr Featherston? Oh! Je suis sûr que tu te trompes.

– Il a même dit que vous en feriez cadeau, sûr et certain, monsieur.

– Que je donnerais le rideau? Attends une minute...

– Il doit s'agir d'une plaisanterie, intervint Mrs Dass – elle adressa un faible sourire à Timothy Gedge. Vois-tu, mon garçon, je crains que les plaisanteries, ça ne soit pas notre fort...

Mr Dass s'éloigna de la cheminée et vint se pencher au-dessus de Timothy, assis sur le canapé. Il lui expliqua tout bas que sa femme aimait se reposer l'après-midi. Cela le gênait d'être forcé d'entrer dans ces détails avec un jeune lycéen, mais il estima qu'il n'avait pas le choix.

– Je te raccompagne à la porte.

– Elle va bien, n'est-ce pas? redemanda Timothy, non qu'il s'en souciât: pour lui, Mrs Dass jouait la comédie, étendue là comme une grosse limace morte alors qu'elle se portait comme un charme.

Mr Dass ouvrit la porte et attendit que Timothy remonte la fermeture éclair de son blouson.

– Ça ne vous a pas contrarié que je prenne de ses nouvelles, monsieur? Y a qu'elle m'a paru un peu pâle.

– Ma femme n'est pas en très bonne forme.

– Machin chouette lui manque.

– Si c’est de notre fils que tu parles, oui, c’est vrai, il lui manque.

– Ça fait un bout de temps qu’il est pas revenu, Mr Dass.

– Oui. Allez, au revoir, maintenant.

Timothy hochait la tête, mais il ne partit pas. Il ajouta qu’il avait bien connu leur fils et s’enquit de ce qu’il devenait. Mr Dass se montra évasif dans ses réponses, il ne souhaitait pas parler de son fils avec un étranger, d’autant plus que ce fils avait été au cœur d’un drame familial. Les Dass avaient deux filles mariées qui vivaient à Londres. La naissance de leur fils, Nevil, quand Mrs Dass était âgée de quarante-deux ans, avait été une surprise, d’où son côté enfant gâté que les Dass regrettaient amèrement. Un beau jour, trois ans plus tôt, à dix-neuf ans, Nevil leur avait fait une scène et on ne l’avait plus revu à Dynmouth. Se sentir rejetée par son fils à qui elle tenait comme à la prune de ses yeux avait miné la santé de la mère.

Les médecins de Dynmouth avaient déclaré que c’étaient les nerfs, mais la souffrance n’en était pas moins réelle et son mari, plein de sollicitude, s’en rendait compte. On ne mentionnait plus jamais cette triste situation au sein de la famille, pas même quand les deux filles venaient passer Noël avec leurs enfants et leurs époux. Chaque année, en ce jour de fête, Nevil avait son couvert à la table familiale, un symbole plus qu’autre chose.

– Il aimait beaucoup l’hôtel *Queen Victoria*, monsieur. Je le reverrai toujours rôdant dans les parages, monsieur.

– Oui, bon...

– Il trouvait toujours cinq minutes pour bavarder.

– Écoute, je préférerais ne pas parler de mon fils. S’il y a quoi que ce soit d’autre...

– J’ai besoin d’effets spéciaux pour mon numéro, Mr Dass. La scène doit être plongée dans l’obscurité et puis s’éclairer d’un coup. Quatre fois de suite, Mr Dass, l’obscurité puis la

lumière : je vous signalerai ça par un clin d'œil. J'ai besoin qu'on tire deux fois le rideau. Voilà pourquoi cette histoire de rideau me préoccupe.

– Oh ! Je suis persuadé qu'on trouvera une solution.

– Vous êtes dans la rue avec une blonde, Mr Dass, et vous voyez votre femme qui arrive...

Mr Dass fronça les sourcils, imaginant qu'il n'avait pas bien entendu. Il faisait froid dans l'entrée, la porte ouverte.

– Pardon, tu disais ?

– Vous faites quoi quand vous voyez votre femme qui arrive, monsieur ?

– Écoute, maintenant...

– Vous prenez la poudre d'escampette, monsieur !

Mr Dass répondit qu'il avait des choses à faire et qu'il apprécierait qu'il s'en aille.

– Je fais des petits boulots pour les Abigail, Mr Dass. J'y serai ce soir. S'il y a quoi que ce soit dont vous ayez...

– Non, je ne vois pas, merci.

– Je fais la bordure de la pelouse de Mrs Abigail et un peu de jardinage pour le capitaine. Je pourrais cirer vos bottes, monsieur, et celles de Mrs Dass.

– Nous n'avons pas besoin d'aide à la maison. Cette fois, je dois te demander de partir.

– Ça ne vous a pas contrarié que je vous pose la question ? Je m'arrêterai de nouveau quand je passerai dans le coin, monsieur. Je toucherai un mot à Mr Feather pour les rideaux.

– Pas besoin de revenir, s'empessa de répondre Mr Dass. Que ce soit pour le rideau ou autre chose !

– J'attends avec impatience *Les Talents de demain*, monsieur.

La porte claqua derrière lui. Il descendit la petite allée carrelée, laissa le portail ouvert. Il était trop tôt pour se rendre chez les Abigail. Ils ne l'attendaient pas avant six heures du soir dans leur pavillon de High Park Avenue, peu importaient quelques minutes d'avance, bien entendu, mais il n'était

que quatre heures cinq. Il songea à s'arrêter à la Maison des jeunes, mais il n'y trouverait que des joueurs de ping-pong, des gars en train de fumer ou parler sexe.

Il retraversa Dynmouth en prenant son temps, fit du lèche-vitrines, suivit une compétition de golf sur plusieurs écrans de télévision, s'acheta du chewing-gum aux fruits Rowntree's. Réfléchissant au numéro qu'il avait concocté pour le fameux concours, il se dirigea vers Cornerways, envisageant de se déguiser avec les affaires de sa sœur.

Au lycée de Dynmouth, Timothy Gedge ne trouvait aucune matière digne d'intérêt. Quelques années plus tôt, il s'en était ouvert au directeur, un certain Mr Stringer. Tout en remuant le sucre dans son café, Mr Stringer lui avait répondu que ce n'était pas une bonne chose, il lui avait alors demandé quels étaient ses hobbies en dehors du lycée : la télé, avait avoué le garçon. Devant l'insistance de Mr Stringer, il avait reconnu que sitôt rentré du lycée dans l'appartement vide, il l'allumait, toujours heureux de regarder n'importe quoi. Assis dans une pièce, rideaux fermés, il se délectait de séries sur les hôpitaux, la vie au *Crossroads Motel*, les courses de chevaux et les cours de cuisine, sans oublier, en période de vacances, les programmes de la matinée : *Bagpuss*, *Camp Runnamuck*, *Nai Zindagi*, *Naya Jeevan*, *Funky Phantom*, *Randall et Hopkirk*, *Junior Police Five*, *Car Body*. Mr Stringer avait tiqué : ce n'était pas bon de passer autant de temps devant l'écran.

– Sans doute travaillerez-vous plus tard à la fabrique de papier de verre ? avait-il insinué.

Timothy lui avait répondu que oui, ça serait le mieux. Sur le panneau d'affichage du lycée, la fabrique de papier de verre proposait à longueur d'année toutes sortes d'emplois. Il devait avoir onze ou douze ans quand il s'était dit que son avenir était là.

Et voici que peu après cette conversation avec Mr Stringer, comme par miracle, un certain O'Hennessy, enseignant

stagiaire, fut affecté au lycée. Il parlait à ses élèves du vide alors qu'il était censé leur enseigner l'anglais.

– Le vide peut être comblé, affirmait-il.

Personne n'accordait grande attention à O'Hennessy qui aimait qu'on l'appelât par son prénom, Brehon. Personne ne comprenait un traître mot de ce qu'il racontait.

– Le paysage est le vide, se plaisait-il à répéter. Fuyez ce morne paysage. Comblez ce vide de beauté.

Ainsi donc, pendant les cours de littérature, Brehon O'Hennessy parlait de vide, de mornes paysages et de beauté. Dans chacun d'eux, insistait-il, en promenant son regard sur tous les visages de tous ces jeunes, il existait une route menant à une vie plus épanouissante. Cheveux noirs, barbiche en broussaille, il avait une façon bien à lui de gesticuler de la main droite en direction des fenêtres de la salle de cours.

– Là-bas... Par là-bas. Les âmes des adultes se sont racornies, on croirait des tiges de rhubarbe de l'année dernière parcourant les rues. Il ne reste plus que le vide. Se lever le matin, prendre le petit déjeuner, aller au travail, déjeuner, travailler, rentrer chez soi, regarder la télévision, se coucher, faire l'amour, dormir, se lever.

Il lui arrivait de fumer un joint pendant ses cours et peu lui importait que ses élèves suivent son exemple : cannabis ou tabac, quelle différence ?

– Votre âme vous appartient à vous seul, répétait-il.

Comme tous ses camarades, Timothy Gedge avait d'abord cru que O'Hennessy était cinglé, jusqu'à ce qu'une phrase le réhabilite quelque peu dans son esprit. D'après O'Hennessy, nul n'était bon à rien, chacun avait un talent, le tout était de se découvrir soi-même. O'Hennessy ne resta pas plus d'un trimestre au lycée. Miss Wilkinson le remplaça.

Timothy avait l'impression de n'être bon à rien, mais il commençait de plus en plus à se demander s'il souhaitait ou non passer sa vie à fabriquer du papier de verre. Il se posa des

questions, comme O’Hennessy le lui avait conseillé. Il ferma les yeux et, là encore selon les recommandations de Brehon O’Hennessy, il se vit adulte, se levant le matin, prenant le petit déjeuner, allant pointer avant d’entrer dans la salle où l’on découpait le papier de verre. Désireux de se découvrir une passion susceptible de lui ouvrir une voie vers une vie plus épanouissante, il acheta une maquette d’avion à assembler mais, hélas, il se découragea : le balsa se fendait, la colle recommandée ne parvenait pas à faire adhérer les pièces, si bien qu’il en perdit et, au bout de deux jours, il renonça à ce projet. Grande fut sa déception. Il avait imaginé faire voler sur la plage cet astucieux petit avion, il se voyait en train de faire démarrer le moteur et d’expliquer aux gens ses secrets de fabrication. Il avait imaginé en construire d’autres, voire toute une collection, en se servant d’enduit selon la notice et en recouvrant les ailes de papier de soie. Que de belles heures il aurait eues en perspective, assis à la cuisine, la radio allumée, pendant que sa mère et sa sœur passaient la soirée dehors, selon leur habitude. Mais le sort en avait décidé autrement.

Ne voilà-t-il pas que dans l’après-midi du 4 décembre dernier, Miss Wilkinson réclama les deux corbeilles contenant les déguisements du lycée et demanda aux élèves de troisième A jouer des scènes à partir de thèmes historiques. Pour elle, c’était un jeu.

– Le jeu des charades, expliqua-t-elle. Charade vient de *charrada*, un mot espagnol qui signifie « caquetage d’un clown ».

Elle divisa la classe en cinq groupes et assigna à chacun un événement historique à mettre en scène. Le reste de la classe devait deviner de quoi il s’agissait. Personne n’avait prêté la moindre attention quand elle avait mentionné que ce mot d’origine espagnole signifiait le caquetage d’un clown, mais en moins de cinq minutes, la salle de classe était un vrai cirque. Les huit élèves du groupe de Timothy rirent

aux éclats quand il se déguisa en reine Élisabeth I<sup>re</sup>, avec perruque rouge et toilette ornée d'une collerette blanche. Timothy ne put s'empêcher de rire en voyant dans un miroir à quoi il ressemblait avec, pour rembourrer sa poitrine, un collant glissé dans le corsage. Il aimait tout autant rire qu'il aimait que l'on se rie de lui. Il aimait sentir la perruque sur sa tête, il aimait la sensation inhabituelle que lui procurait cette robe longue et volumineuse qui faisait de lui une autre personne.

Ce fut le seul événement qu'il apprécia jamais au lycée de Dynmouth – qui plus est, il découvrit à cette occasion qu'il pouvait prendre une voix de fausset sans la moindre difficulté. Ce soir-là, il ne put fermer l'œil, entrevoyant un avenir bien différent de celui qui l'attendait à la fabrique de papier de verre. « *Charrada*, répétait Miss Wilkinson dans un rêve. *Charrada*, le caquetage d'un clown. »

Jusque-là, l'adolescent s'était senti sans but. Après son échec avec la maquette d'avion, il avait commencé à suivre les gens pour voir où ils allaient et à regarder par les fenêtres des maisons. Il se surprenait souvent à assister aux enterrements car, sans trop savoir pourquoi, il éprouvait un certain plaisir à se trouver dans le cimetière de l'église St Simon et St Jude ou celui de l'église baptiste ou encore ceux des paroisses catholiques en ces moments vibrant de paroles solennelles, où famille et proches rendaient un dernier hommage au défunt. Tout en continuant à épier les gens en se postant derrière leurs fenêtres et à se rendre aux enterrements, il avait décidé de s'inscrire au concours *Les Talents de demain* lors de la kermesse de Pâques et d'y présenter un numéro comique qu'il passait le plus clair de son temps à peaufiner. Il sentait qu'il devrait y adjoindre l'idée de mort et que, quelle que soit la *charrada* de son invention, elle devrait avoir un côté macabre.

Il y songeait la nuit, y repensait le jour pendant les cours de géographie ou de mathématiques lors desquels il s'ennuyait

à cent sous de l'heure, l'air absent, d'où les reproches de ses professeurs. Il souriait d'être ainsi incompris, prêtait un instant attention au docte ronron précisant l'emplacement des bancs de harengs le long des côtes anglaises ou parlant un français auquel il ne pigeait pas un traître mot, avant de revenir à l'énigme qui le concernait plus directement : comment concilier mort et comédie dans son sketch. Il envisagea de jouer une femme explorée, de noir voilée et de noir vêtue, débitant sans vergogne le bla-bla de circonstance. Toutefois, allez savoir pourquoi, il manquait quelque chose, cela sonnait faux. Là-dessus, le mois dernier, Mr Stringer avait emmené une quarantaine d'élèves à Londres et avait inclus au programme une visite chez Madame Tussauds. À onze heures et demie ce matin-là, Timothy Gedge avait enfin trouvé une idée pour son sketch : il s'inspirerait des morts tragiques de Miss Munday, Mrs Burnham et Miss Lofty, dites « les jeunes mariées dans leur baignoire », victimes de George Joseph Smith. Pendant le trajet de retour à Dynmouth, il concocta le scénario. Sous la tente crépitant de rires et d'applaudissements, il surgissait d'une vieille baignoire, les projecteurs braqués sur lui en robe de mariée. Jamais il n'avait vu ni Benny Hill ni qui que ce soit se risquer dans un numéro en longue robe blanche, dans le rôle de trois femmes défuntées. À force de l'entendre glousser dans le car, Mr Stringer lui demanda s'il se sentait bien.

Le temps qu'il parvienne à Cornerways, il tombait des cordes. Son visage et ses cheveux ruisselaient. L'eau s'était infiltrée jusque dans son dos et sur son ventre, ses bras et jambes et ses bras dégouлинаient. Arrivé à l'appartement, il retira une partie de ses vêtements détrempés pour répéter son numéro et n'alluma pas la télévision, il avait besoin de silence.

Il alla dans la chambre de sa sœur, emprunta un collant noir qu'il fila à cause d'un ongle d'orteil cassé. Il avait déjà connu la même mésaventure, mais cette fois-là, le collant



avait craqué quand il s'était assis. Rose-Ann avait fait toute une histoire et, pour finir, elle avait rapporté le collant à la vendeuse qui l'avait fort mal reçue.

Il se contempla dans le miroir en pied de chez Woolworth que Len, le petit ami de Rose-Ann, avait fixé pour elle à l'intérieur de la porte du placard. Il portait son éternel tee-shirt jaune, le collant comprimait ses mollets et ses cuisses. Par chance, l'accroc qu'avait fait son ongle était derrière, Rose-Ann ne le remarquerait sans doute pas. Il prit un soutien-gorge à fleurs, le tint devant son torse, étudiant l'effet produit. Il avait mis au point sa propre méthode lorsqu'il empruntait les soutiens-gorge de sa sœur, ayant recours à deux élastiques pour les fermer.

Il retira son tee-shirt, attrapa une paire de socquettes de sa sœur, attacha solidement les élastiques aux agrafes du soutien-gorge, l'enfila par la tête en se trémoussant et fourra une socquette dans chaque bonnet. Il mit une robe lie-de-vin à boutons noirs, que sa sœur avait héritée d'une amie, elle était trop grande pour elle, mais parfaite pour lui.

Il sortit de la chambre de Rose-Ann, traversa le palier jusqu'à la sienne. Il entra, grimpa sur une chaise et souleva du dessus d'un placard une petite valise en carton dans laquelle il gardait ses trésors. La valise, récupérée sur la plage, était en piètre état. Le carton brunâtre était déchiré, un bout de ficelle tenait lieu de poignée, une seule charnière était intacte. Il la posa sur son lit, l'ouvrit et passa en revue d'un œil méfiant son contenu, comme s'il craignait qu'on y eût subtilisé quelque chose. Il y cachait ses économies dans une enveloppe : vingt-neuf livres et quatre pennies. Il s'était débrouillé pour chiper une petite pièce par-ci par-là lors de ses visites chez les Abigail ou dans le sac de sa mère. Un jour, il avait ramassé un sac qu'une vieille dame avait laissé tomber dans la rue, un butin de six livres et cinquante-neuf pennies. Un vendredi soir, Rose-Ann avait laissé sa paye sur la commode.

Ne la retrouvant pas, elle avait cru l'avoir perdue en rentrant à l'appartement depuis la station-service.

Outre cet argent, la valise contenait un réchaud à gaz, un petit appareil noir de fumée relié à un cylindre bleu sur lequel était écrit « Gaz ». Il l'avait ramassé sur la plage, profitant de ce que ses propriétaires se baignaient. Il y avait un cheval en verre bleu et vert, cadeau de Len à Rose-Ann pour son vingt et unième anniversaire et une tirelire en bois, en forme de chope, qui, en réalité, appartenait à sa mère. *Boîte à gros mots*, y lisait-on en lettres pyrogravées, *les gros mots, c'est pas joli, ça te vaudra sûrement pas des amis...* Il y avait également un maillot de corps, un couteau et une fourchette appartenant à Mrs Abigail, et une boîte en fer-blanc qui avait jadis contenu des pastilles pour la gorge mais qui renfermait à présent une broche camée de Mrs Abigail, un collier de fausses perles et une bague en toc. Il y avait la main en plastique d'un mannequin de vitrine, récoltée dans une des poubelles fixées à l'un des réverbères de la promenade, sans oublier un dentier de mâchoire supérieure récupéré dans une tasse à thé sur la plage pendant que l'édenté faisait trempette. Il y avait un livre broché intitulé *Mille blagues pour gamins de tous âges*, dûment acheté à la librairie *W.H. Smith* de Fore Street. Il y avait enfin sa perruque, dérobée dans l'une des corbeilles de déguisements du lycée et son maquillage de même provenance : fard à joues, poudre de riz, crème de jour, rouge à lèvres, fard à paupières. Les faux cheveux de la perruque étaient orangés et crépus, il s'agissait de celle qu'il avait portée pour le sketch de Miss Wilkinson, afin de rendre plus vraisemblable son portrait d'Élisabeth I<sup>re</sup>.

Perruqué et maquillé, il arpenta l'appartement silencieux, contraint, hélas, de porter ses propres chaussures, faute d'en trouver à sa taille parmi celles de sa sœur. Il se rendit de sa chambre à la cuisine, retourna dans la chambre de Rose-Ann, dans celle de sa mère, dans la salle de bains et dans

la pièce où se trouvait le téléviseur, pièce que Rose-Ann et sa mère appelaient « le salon ». Il allait et venait à petits pas rapides, comme Benny Hill lorsqu'il se déguisait en femme à la télévision.

Assis à la table de la cuisine, sur laquelle traînaient les assiettes du petit déjeuner, il ouvrit *Mille blagues pour gamins de tous âges*, relut les plaisanteries qu'il avait soulignées au stylo à bille, ferma les yeux, essaya de se les remémorer. Il riait en débitant avec sa voix de fausset ces plaisanteries où il était question de survivants sur des îles désertes, de belles-mères, d'ivrognes, de fous, d'hommes qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez, de femmes chez le médecin.

– Quel est le fruit que les poissons détestent le plus ? demanda-t-il en prenant sa voix de fausset. La pêche, pardi !

Sa mère ne serait pas de retour de *Cha-Cha Fashions* avant six heures du soir et Rose-Ann travaillait tard à la station-service le mercredi. Quant à son père, il était parti de Dynmouth quatorze ans plus tôt au volant de son camion avec un chargement de tuiles et il n'était jamais revenu.

Il avait fini par s'habituer à l'appartement vide et à prendre soin de lui-même. Dès la maternelle, à l'âge de cinq ans, il retournait seul à l'appartement et attendait que Rose-Ann revienne du lycée et sa mère du travail. Bambin, il passait de longues heures chez une tante, une sœur de sa mère, couturière de son état qui, par la suite, avait déménagé à Badstoneleigh. Il ne la portait pas dans son cœur. Il n'appréciait pas d'être condamné à rester assis dans un coin de l'atelier pendant qu'elle piquait ou coupait, c'était un de ses plus anciens souvenirs. Elle écoutait la radio toute la journée et quand son mari rentrait de la fabrique de papier de verre pour déjeuner, il ne manquait pas de s'exclamer :

– Bonté divine, il est encore là, ce gosse ?

On s'imagine aisément le supplice que cela devait représenter pour l'enfant d'être encore forcé de rester une heure

de plus assis dans cette pièce à écouter papoter les deux sœurs, après le retour de sa mère. Sa mère était un véritable courant d'air : le matin, elle filait en toute hâte de l'appartement, et le soir, à peine rentrée, elle en refilait tout aussi vite pour se changer les idées à l'*Artilleryman's Friend* ou au *Bingo*. Un jour, en attendant que sa mère et sa tante achèvent leur conversation, il avait cassé une assiette sur laquelle il s'était assis, feignant de ne pas l'avoir vue sur le canapé. Il s'agissait de l'assiette dans laquelle Blackie, le chat de sa tante, avait pris son repas. Il n'avait que trois ans et demi à l'époque, mais il se souvenait encore de la plaisante sensation de l'assiette cédant sous son poids. Mère et tante avaient été folles furieuses contre lui.

Parfois, quand il était plus jeune, sa mère prétendait que tout ça, c'était la faute de son père. Si son père n'avait pas fichu le camp, elle n'aurait pas été contrainte d'aller au travail et la vie aurait été différente. D'autres fois, elle disait être contente qu'il se soit barré.

– Rien de plus horrible que leurs bagarres ! répétait Rose-Ann. Il était abominable.

Timothy avait beau fouiller dans sa mémoire, il ne parvenait pas à se rappeler quoi que ce soit au sujet de cet homme. L'après-midi, quand il était à l'école primaire et que Rose-Ann était encore au lycée, il lui posait souvent des questions, content d'avoir là un sujet de conversation, mais Rose-Ann lui répondait que la curiosité était un vilain défaut et s'enfermait dans sa chambre. Sa mère et Rose-Ann étaient comme deux copines, elles avaient de grandes conversations intimes, un peu dans le style de sa mère et sa tante.

– Deux c'est bien, trois c'est trop, se plaisait à répéter Rose-Ann quand elle était plus jeune.

Il avait fini par s'habituer à ce que trois soit trop et il se réjouissait de ne plus avoir à passer ses journées dans l'atelier de sa tante. Chaque dimanche, désormais, sa mère allait à

Badstoneleigh rendre visite à sa sœur. À une époque, Rose-Ann ne manquait pas de l'accompagner, mais avec l'arrivée de Len dans le décor, la donne avait changé. Timothy refusait, lui, de participer à ces expéditions, au grand soulagement de sa mère.

Au fil des ans, il était devenu de plus en plus méfiant à l'égard de sa mère et de sa sœur. Accoutumé à ne pas recevoir de réponse de leur part, il ne parlait guère en leur compagnie. «Tu me tueras!» lui répondait sa mère quand il lui demandait quelque chose, même s'il n'avait jamais compris pour quelle raison il serait responsable de sa mort.

«Tu es un foutu petit abruti», se plaisait à répéter Rose-Ann quand elle n'ajoutait pas : «Deux c'est bien, trois c'est trop» ou «La curiosité est un vilain défaut». C'était décoché sur un ton mi-plaisantin, un trait rapide, précipité. Sa mère y allait de son rire, un staccato suraigu. Rose-Ann riait aussi. Ni l'une ni l'autre ne l'écoutait. Il en était venu à penser que tout dans l'ambiance de l'appartement lui suggérerait qu'il y aurait plus de place s'il n'était pas là, plus d'intimité, autrement dit que son départ serait un soulagement. Parfois, il percevait cette éventualité dans leur regard, même quand elles souriaient ou riaient en fumant une cigarette. Il les écoutait se raconter leur journée à la boutique ou à la station-service. Un soir, il eut un rêve bizarre : assis à les écouter, il s'était mué en son père, ce qui expliquait, s'était-il dit dans son rêve, pourquoi elles s'acharnaient à lui planter des fourchettes dans les mains. Le matin, chaque fois qu'il le pouvait, il restait au lit jusqu'à leur départ.

Au lycée, il demeurait tout aussi méfiant. Il n'avait jamais fait grand cas ni de l'endroit, ni des professeurs, ni des élèves. Il ne voyait pas à quoi cela rimait d'avoir les cheveux jusqu'au milieu du dos comme c'était la mode chez les garçons, qui plus est, il trouvait que ni les professeurs ni les élèves n'avaient le sens de l'humour. Profitant d'une récréation, il scia le pied

d'une chaise sur laquelle s'asseyait, en général, une grosse fille du nom de Grace Rumblebow. Par malchance, quand la chaise s'effondra, la tempe de Grace Rumblebow heurta une autre chaise, ce qui valut sept points de suture à la demoiselle. Une autre fois, il mélangea les livres et les stylos de toute la classe et il échangea le contenu des casiers. Il mit le feu à un bout de papier durant le cours d'histoire. À l'aide de ruban adhésif, il fixa une aiguille au bout de sa règle et l'enfonça discrètement dans Grace Rumblebow. Il cacha le réveil de sa mère dans le bureau de Raymond Tyler et programma l'alarme au beau milieu du cours le plus assommant de la semaine, le cours de physique. Il effaça les calculs que Clapp, le professeur de mathématiques, avait passé vingt minutes à résoudre au tableau et qu'il prévoyait d'expliquer après la récréation. Personne n'avait vu là quoi que ce soit de drôle, pas même quand Grace Rumblebow avait hurlé comme un chat qu'on égorge sitôt que l'aiguille l'avait piquée. Personne ne rit ni ne gloussa jusqu'à ce que Miss Wilkinson leur demande d'apporter les corbeilles de déguisements dans la salle de classe de troisième A, et qu'il coiffe la perruque, s'habille et s'aperçoive qu'il pouvait prendre cette voix. « Génial ! » s'exclamèrent-ils, soudain conscients qu'il existait. Ils laissèrent là leurs déguisements et le regardèrent. « Encore mieux que Morecambe et Wise », déclara Dave Griggs. Beverly Mack souligna qu'il avait un talent inné. Après coup, hélas, ils semblèrent l'oublier.

Mais tout cela relevait du passé. Pour le moment, il s'agissait de trouver une baignoire, une robe de mariée et un costume pour George Joseph Smith, et il n'avait pas l'intention de les acheter. Il se souvint d'avoir repéré une baignoire toute rouillée dans la cour de *Swines*, une entreprise de construction. Il avait demandé si elle leur servait et le contremaître avait répondu que non. Il fallait juste qu'il persuade quelqu'un de la transporter. Il savait où trouver une robe de mariée :

restait à se l'approprier. Enfin, il y avait un complet en pied-de-poule dans la penderie du capitaine Abigail.

Dès qu'il avait décidé de se porter candidat pour *Les Talents de demain*, son imagination était allée bon train : lauréat du concours, il se retrouvait à l'émission *Coup de chance*. Incroyable, mais vrai ! Hughie Green, la grande vedette de la télé, était descendu à l'hôtel *Queen Victoria* pour jouer au golf. N'ayant rien d'autre à faire, il avait flâné dans le jardin du presbytère et avait ainsi assisté au concours de talents. « Très bon ! » avait-il lancé, emballé par le numéro de Timothy, et c'était parti : son sketch était retenu par les producteurs de *Coup de chance* !

Timothy arpenta de nouveau l'appartement. Il allait d'une pièce à l'autre, répétait devant le miroir de la salle de bains, racontait des plaisanteries avec sa voix de fausset, se souriait à lui-même.

« Tu vas remporter ça les doigts dans le nez, mon garçon ! » l'encourageait un Hughie Green, enthousiaste, passant le bras autour de ses épaules.

Les applaudissements et les rires émettaient de la chaleur, comme un feu. L'applaudimètre enregistrait un record de 98.

« Tu fais un tabac ! » s'exclamait Hughie Green.